

café de la paix jeudi 24 sept 18h
le fondamentalisme(suite)



Le fondamentalisme vise à changer le terrain de la modernité issu du siècle des Lumières. Il veut imposer la vérité de la religion à la société en place par sa transformation radicale.

La préoccupation primordiale des fondamentalismes est de rendre à la religion toute sa place, la première place, dans la vie de la collectivité. Et cela dans un monde où elle l'a complètement perdue, où son ancienne prédominance n'est plus qu'un lointain souvenir, où les fidèles de la vieille école ne font plus figure que d'anachronismes ridicules et impuissants.

La différence avec le traditionalisme se situe là. Le fondamentalisme ne peut prendre son essor que dans un monde où la continuité avec la tradition s'est rompue. Il s'enracine dans le sentiment d'une rupture fatale. Son geste décisif est de vouloir remonter en deçà de cette rupture. Retrouver la tradition, à partir d'une telle situation, exige, d'abord, de la réinventer et ensuite de bouleverser le monde qui s'est édifié sur son oubli. C'est cela qui fait du fondamentalisme un mouvement typique du monde moderne. Il correspond au moment historique où la mentalité religieuse est obligée de se confronter à un monde qui fonctionne sans Dieu, à un monde que sa dynamique éloigne chaque jour davantage de son ancienne structuration sacrale. La découverte de ce monde qui lui échappe court tout au long du siècle. Elle éclate de façon aiguë autour de 1975.

Nulle part elle ne sera plus dramatique que dans les pays de l'ex-tiers-monde. D'abord parce que le bouleversement introduit par les techniques, les principes et les idéologies de la modernité y est plus récent, et aussi parce qu'il y arrive du dehors, comme le produit d'une importation plus ou moins obligée. Il fait irruption avec des effets dévastateurs dans des sociétés à beaucoup d'égards encore « traditionnelles » et « religieuses », dont le passé proche a été disqualifié en quelques décennies, en plus d'être mis à mal. La violence de la réaction est à la mesure de l'ampleur du séisme.

M Gauchet *le refus de la modernité* p17 Hors Série Marianne août septembre 2009, entretien Histoire n°224 1998

La religion transhistorique peut-elle être encore considérée comme la matrice de notre culture ?

Selon P Veyne il y a toujours un danger d'illusion rétrospective, c'est-à-dire de reconstruire après coup la continuité d'une finalité. La dimension épigénétique¹ de l'histoire (et de la vision religieuse) explique l'irruption imprévisible de sa modernisation.

L'Europe n'a pas de racines, chrétiennes ou autres, elle s'est faite par étapes imprévisibles, aucune de ses composantes n'étant plus originelle qu'une autre. Elle n'est pas préformée dans le christianisme, elle n'est pas le développement d'un germe, mais le résultat d'une épigénèse . Le christianisme également, du reste. p266

Quand notre monde est devenu chrétien idées Albin Michel 2007

C'est au cours du XVIIIe siècle, à l'âge des Lumières, que naquit l'humanitarisme qui mettra fin aux supplices corporels ; puis, à la suite des révolutions américaine et française, seront inventés le droit américain au bonheur et les droits de l'homme, qui se développeront plus tard en un égalitarisme politique, puis social, ce qui aboutira à la démocratie et au welfare State. Or ces progrès n'auraient-ils pas été facilités par leur analogie apparente avec l'idéal chrétien de charité et de fraternité? Quand on a entendu vanter une vertu même peu pratiquée ¹ n'y est-on pas un peu préparé ? L'initiative et le gros du travail sont dus incontestablement aux Lumières, qui sont un plissement géologique de l'histoire. La distinction entre rois et sujets, entre nobles et roturiers, n'étant pas fondée en raison, les roturiers cessent d'être, face à un noble, pareils à des enfants devant une « grande personne » (aussi pouvait-on les bâtonner). Le souverain était si supérieur qu'il s'abattait de toute sa force, dans les supplices, sur l'homme de rien qui avait osé le défier. Mais maintenant les supplices sont abolis, car le souverain est le peuple et tout citoyen a droit à un minimum de respect

¹¹ Epigénèse à l'origine théorie selon laquelle un être vivant se développe par multiplication et différenciation cellulaire progressive, et non à partir d'éléments préformés dans l'œuf =/= préformation = tout le programme préétabli est dans le germe

². *Puis cet universalisme politique devient social, sous l'effet des revendications des petites gens qui s'inclinaient devant les nobles, mais ne respectent pas des bourgeois.*

1. ici, encore gardons les pieds sur terre. Au siècle de Léon XIII, l'amour du prochain est influencé par le mouvement ouvrier. Mais au temps aristocratique de Grégoire le Grand, la charité consistait à secourir d'abord et plus largement les nobles ruinés que les vrais pauvres, dont la condition natale était d'être pauvres ; tandis que les nobles ruinés avaient une souffrance de plus la honte d'être devenus pauvres. (..)

2. Ce respect, dira-t-on peut-être, est d'origine évangélique. Mais alors, comment se fait-il qu'il ait attendu dix-huit siècles pour agir? Parce qu'au cours des siècles, dans l'histoire, « on ne peut pas penser n'importe quoi n'importe quand », disait Michel Foucault qui donnait là le meilleur résumé de sa philosophie de la connaissance. L'histoire n'est pas finaliste, sauf dans nos illusions rétrospectives. Elle n'offre pas de développement « naturel », comme une plante, mais seulement de l'épigénèse, me dit Jean-Claude Passeron : la plante historique ne continue pas ses racines, ne développe pas ce qui aurait été préformé dans un germe, mais se constitue au fil du temps par degrés imprévisibles. L'inventivité historique est un des aspects de cette épigénèse

P Veynes

Quand notre monde est devenu chrétien idées Albin Michel 2007.p 262-263

Si la religion n'est qu'un facteur de la civilisation parmi d'autre, la présence de la science peut-elle protéger de la tentation d'intolérance liée au dogmatisme ?

Selon le prix Nobel de médecine **F Jacob(1920..)** : la culture scientifique est un pare-feu contre le fanatisme de ceux qui prétendent posséder la vérité absolue

Car ce n'est pas seulement l'intérêt qui fait s'entre-tuer les hommes. C'est aussi le dogmatisme. Rien n'est aussi dangereux que la certitude d'avoir raison. Rien ne cause autant de destruction que l'obsession d'une vérité considérée comme absolue. 'Tous les crimes de l'histoire sont des conséquences de quelque fanatisme. Tous les massacres ont été accomplis par vertu, au nom de la religion vraie, du nationalisme légitime, de la politique idoine', de l'idéologie juste ; bref au nom du combat contre la vérité de l'autre, du combat contre Satan. Cette froideur et cette objectivité qu'on reproche si souvent aux scientifiques, peut-être conviennent-elles mieux que la fièvre et la subjectivité pour traiter certaines affaires humaines. Car ce ne sont pas les idées de la science qui engendrent les passions. Ce sont les passions qui utilisent la science pour soutenir leur cause. La science ne conduit pas au racisme et à la haine. C'est la

haine qui en appelle à la science pour justifier son racisme. On peut reprocher à certains scientifiques la fougue qu'ils apportent parfois à défendre leurs idées. Mais aucun génocide n'a encore été perpétré pour faire triompher une théorie scientifique. A la fin de ce XX^e siècle, il devrait être clair pour chacun qu'aucun système n'expliquera le monde dans tous ses aspects et tous ses détails. Avoir contribué à casser l'idée d'une vérité intangible et éternelle n'est peut être pas l'un des moindres titres de gloire de la démarche scientifique.

François Jacob, Le jeu des possibles, Avant-Propos, pp.11-12, Fayard, 1981